



Isabelle Alfandary

LE SCANDALE
DE LA SÉDUCTION

D'Œdipe à #MeToo

puf

Le scandale de la séduction

Isabelle Alfandary

Le scandale
de la séduction

D'Œdipe à #MeToo



ISBN : 978-2-13-087307-5

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2024, octobre

© Presses universitaires de France/Humensis, 2024
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

INTRODUCTION

Le scandale de la séduction, #MeToo et les psychanalystes

Ce livre est né d'un étonnement : dans le sillage du mouvement #MeToo, apparu en France en 2017, les prises de parole sur les ondes ou dans les médias ont été innombrables – réactions d'anonymes, mais également de professionnels. Je m'attendais à ce que les psychanalystes prennent la parole. Pourquoi restaient-ils silencieux ? Pourquoi ne s'exprimaient-ils, ne s'exprimaient-elles – nombre de psychanalystes sont des femmes – que peu sur un sujet, celui des violences sexuelles faites aux femmes, qui ne pouvait pas les laisser indifférents ? Pire : pourquoi les quelques murmures qui s'élevaient parfois de leurs rangs mettaient-ils en cause l'attitude jugée vindicative de femmes qui réclamaient justice pour les violences qu'elles avaient subies et demandaient à être inconditionnellement crues ?

Certes, le mouvement #MeToo est complexe et protéiforme : ce livre n'a pas l'ambition de le décrypter. Il tire et déduit son objet d'une situation qui n'a pas laissé d'interroger son autrice : comment un mouvement libérant la parole des femmes sur la question des agressions sexuelles aurait-il pu ne pas

toucher les héritières et les héritiers de la tradition freudienne ? En son temps, Freud avait découvert l'inconscient en se mettant précisément à l'écoute de la parole de certaines femmes – celles que la psychiatrie de l'époque désignait du nom d'« hystériques¹ ». Il s'agissait, certes, d'une parole individuelle et non collective, recueillie dans l'enceinte d'une institution et non dans le débat public ; une parole énoncée dans un cadre thérapeutique et non proférée au grand jour. Il n'en reste pas moins que sans ces patientes que Freud croisa pour la première fois à la Salpêtrière, en 1885, lors de son séjour parisien chez Charcot, la psychanalyse n'aurait pas vu le jour. Dans les *Études sur l'hystérie* (1895), le jeune neurologue viennois rapporte le cas d'Emmy von N., âgée de 40 ans, qui le pria instamment de ne pas l'interroger mais de se contenter de l'écouter : « ... elle me dit d'un ton fort grincheux que je devais, non pas toujours demander d'où venait ceci ou cela, mais la laisser raconter ce qu'elle avait à me dire. J'y consens et elle poursuit sans préambule². »

La psychanalyse était née. La « *talking cure* », comme Anna O. l'avait appelée, résulte d'un acte inaugural par lequel Freud obtempéra et prit le parti d'écouter ses patientes plutôt que de les soumettre à un interrogatoire dont les médecins ont l'usage. En se mettant à leur écoute, Freud apprit de certaines de

1. On désignait par là des patientes souffrant de troubles divers et invalidants (troubles moteurs ou sensoriels) ne reposant sur aucune cause organique établie.

2. Sigmund Freud, « Études sur l'hystérie », *OCF-P*, II, Paris, Puf, 2009, p. 81.

Introduction

ces femmes qu'elles avaient été l'objet d'abus sexuels ou de tentatives de séduction caractérisées dont le souvenir leur revenait sous forme de réminiscences.

Certes, les psychanalystes n'ont pas de vocation légitime à commenter tous les faits de société : rien ne justifie *a priori* leur participation au débat public, rien ne les y prédispose ni ne les y autorise. Comment expliquer cependant leur réticence à s'exprimer sur un mouvement, celui de la libération de la parole des femmes et de la reconnaissance des violences sexuelles, qui, à bien des égards, fait écho avec les commencements de la psychanalyse ? À mon sens, leur retrait dépasse la seule prudence et ne signifie pas simplement leur défiance à l'égard d'un mouvement de société : leur relative absence de réaction peut et doit s'interpréter de manière plus spécifique.

Le mouvement #MeToo n'a sans doute pas été accueilli dans l'indifférence ; le présent ouvrage fait l'hypothèse que la réserve dans laquelle se tiennent les psychanalystes sur ce sujet témoigne d'un double embarras lié à ce qu'il conviendrait d'appeler leur savoir et leur histoire. Leur savoir, d'abord, qui concerne ce que Freud a appelé le « sexuel », et notamment la découverte et le rôle de la sexualité infantile dans la vie psychique et érotique – découverte qui ne justifie évidemment aucune conduite criminelle, mais met au jour des déterminations complexes, traumatiques et insues des origines du désir sexuel chez les humains. Leur histoire, ensuite, puisque l'acte de naissance de la psychanalyse coïncide justement avec la décision freudienne, prise dans une lettre du 20 septembre 1897 à Wilhelm Fliess, de renoncer à tenir la

théorie de la séduction pour la cause principale des névroses¹.

Si #MeToo ne se réduit pas à un mouvement dénonçant les ravages de la séduction – d’une séduction abusive –, la séduction et ses dérives y occupent une place non négligeable. Les violences sexuelles ou les tentatives de séduction abusives que #MeToo révèle ne peuvent qu’être dénoncées par les psychanalystes, qui ne sauraient soutenir des atteintes à l’intégrité psychique et physique du sujet. À mon avis, la raison du silence de cette communauté ne s’explique, bien entendu, ni par son acquiescement pervers à des comportements et des actes odieux et répréhensibles, ni même par son conservatisme – dont elle n’est sans doute pas exempte, mais qui ne concerne pas la totalité de ses membres. La séduction est un roc sur lequel la psychanalyse s’est construite, un obstacle sur lequel elle n’a pas cessé de trébucher.

En effet, la séduction n’est pas une notion comme une autre dans l’histoire de la psychanalyse, ni dans la conduite des cures ; sa théorisation précoce tient une place tout à fait singulière à l’origine de la science freudienne. La psychanalyse entretient avec la séduction une relation ancienne, complexe et sinueuse. La mise au jour par Freud de ses effets traumatiques et pathogènes s’est avérée inaugurale dans son parcours et son œuvre : sa décision fracassante de tenir les réminiscences des patientes dites « hystériques » pour des fantaisies plutôt que pour des scènes réelles

1. S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, Paris, Puf, 2006, p. 334.

Introduction

marque la fondation de la psychanalyse comme discipline autonome. Le revirement freudien concernant sa première théorie de la séduction, sur lequel revient ce livre, a été largement commenté : les raisons et les conséquences de cette décision solitaire n'en restent pas moins encore aujourd'hui questionnables.

La réserve de la communauté analytique face à la déferlante #MeToo est peut-être plus lourde de sens pour la psychanalyse qu'il n'y paraît : elle pourrait s'interpréter comme ce que les psychanalystes appellent dans leur jargon un « symptôme ». Un symptôme est la manifestation de quelque chose qui ne réussit pas à s'énoncer, un conflit interne dont on se serait bien passé. Si les analystes gardent pour la plupart le silence sur le mouvement #MeToo, c'est que le problème que pose la séduction est non seulement aussi vieux que la psychanalyse elle-même, mais qu'il s'agit d'un problème épineux et, à certains égards, insoluble : la séduction est aussi nécessaire que redoutable, aussi vitale que potentiellement dangereuse dans la vie psychique. Elle semble jouer avec l'inconscient une partition que la psychanalyse freudienne cherche à encadrer, à apprivoiser.

Puissant levier de théorisation et d'élaboration, elle menace de brouiller les cartes de la cure et de l'intelligibilité des pulsions. Par sa décision de 1897, Freud renonce à la théorie de la séduction et élabore le concept de réalité psychique. Cependant, il prend dans le même temps le pari (le risque ?), lourd de conséquences épistémologiques, mais également éthiques, de traiter la parole des femmes se déclarant victimes d'abus sexuels comme relevant dans la plupart des cas

d'une réalité d'un autre type – celle du fantasme –, au risque de diminuer, voire dans certains cas de méconnaître la réalité et la crédibilité des attentats sexuels avérés.

Ce livre tente de cerner les termes d'un double scandale : celui de la séduction, inexpugnable, que le premier psychanalyste, Freud, découvre d'emblée et avec lequel la psychanalyse aura maille à partir ; scandale lui-même inséparable d'un autre, celui de la découverte de la sexualité infantile, que Freud rencontre très tôt dans son parcours. Le double scandale s'entend ici étymologiquement : il provient d'un mot grec (*skandalon*) qui signifie « ce qui fait trébucher ». Le scandale de la séduction est un point de butée, un obstacle contre lequel on se heurte. Il est ce qui a inauguré la démarche freudienne, ce qui a constitué son premier pas et sa butée initiale.

Poser la question de la séduction depuis la psychanalyse, c'est poser la question de la responsabilité du sujet, quel qu'il soit. Cette responsabilité qui n'est pas nécessairement synonyme de culpabilité est inséparable de la nécessité de répondre : répondre à celle ou celui qui parle – c'est le sens de l'appel de #MeToo –, répondre de ses actes et même, le cas échéant, de son écoute. « Qui est responsable ? » ; « qui parle ? » ; « qui répond ? » : voici quelques-unes des questions urgentes que pose la séduction – questions qu'il est impossible de ne pas entendre, et auxquelles il est impossible de ne pas chercher à répondre.

Ce livre tentera d'établir ce que la psychanalyse a appris, y compris malgré elle, et ce qu'elle sait à ce jour du scandale aussi irréductible qu'inexpugnable

Introduction

de la séduction. Nous le ferons en relisant certains chapitres de l'histoire mouvementée de la séduction en psychanalyse : son effraction dans les cures des premières patientes ; l'abandon par Freud de sa première théorie de la séduction ; ses causes et ses effets sur la théorie et la pratique psychanalytiques ; les critiques et les amendements notoires que deux disciples de Freud, Sándor Ferenczi et Jean Laplanche, ont exprimés en vue de la prise en compte de la séduction réelle dans la compréhension de la vie psychique et érotique. Ce retour sur la séduction en psychanalyse permettra d'éclairer les questionnements et les débats contemporains sur les formes et les effets des violences sexuelles, la nature de la perversion ou le critère du consentement, pour n'en citer que quelques-uns.

CHAPITRE PREMIER

Au commencement était la séduction

Freud perçoit très tôt la séduction comme une cause d'affection psychique. Dans un article de 1896 intitulé « Hérité et étiologie des névroses », le jeune neurologue considère la séduction comme un événement susceptible d'intervenir avant la puberté et la tient pour un facteur déterminant de l'étiologie de l'hystérie¹. L'hystérie est même définie comme « une expérience de passivité sexuelle avant la puberté » :

C'est bien un souvenir qui se rapporte à la vie sexuelle, mais qui offre deux caractères de la dernière importance.

1. Dans le « Manuscrit J », Freud évoque le cas d'une cantatrice, mariée à un voyageur de commerce, saisie d'un malaise au moment où elle chante l'air de *Carmen* « Sous les remparts de Séville » et qui s'inquiète de sombrer dans la folie. Freud interprète cette crise comme une « décharge sexuelle muée en angoisse » (S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1969, p. 123). Il se met en quête « d'autres associations très enfouies dont elle ne garde pas le souvenir » (*ibid.*, p. 124). Parmi celles-ci lui reviennent des souvenirs traumatiques de la vie de théâtre : « Je lui demande des détails sur ces points. Il y avait une vieille comique et les jeunes gens, pour s'amuser, lui avaient demandé "s'ils pouvaient venir passer la nuit avec elle". Je l'interroge sur le ténor. Celui-là aussi l'avait importunée. Pendant la répétition, il lui pelotait les seins. » (*Ibid.*, p. 125.)

Le scandale de la séduction

L'événement duquel le sujet a gardé le souvenir inconscient est une *expérience précoce de rapports sexuels avec irritation véritable des parties génitales, suite d'abus sexuel pratiqué par une autre personne, et la période de la vie qui renferme cet événement funeste est la première jeunesse*, les années jusqu'à l'âge de huit à dix ans, avant que l'enfant soit arrivé à la maturité sexuelle. *Expérience de passivité sexuelle avant la puberté* : telle est donc l'étiologie spécifique de l'hystérie¹.

Sur les treize cas d'hystérie que Freud déclare avoir traités, il constate que la séduction était toujours présente et c'est de ce constat qu'il tire la conclusion que cette « expérience » est un facteur responsable de l'apparition de la névrose dite « hystérique » :

Dans aucun de ces cas ne manquait l'événement caractérisé là-haut ; il était représenté ou par un attentat brutal commis par une personne adulte ou par une séduction moins rapide, et moins repoussante, mais aboutissant à la même fin. Sept fois sur treize il s'agissait d'une liaison infantile des deux côtés, de rapports sexuels entre une petite fille et un garçon un peu plus âgé, le plus souvent son frère, et lui-même victime d'une séduction antérieure. Ces liaisons s'étaient continuées quelquefois pendant des années jusqu'à la puberté des petits coupables, le garçon répétant toujours et sans innovation sur la petite fille les mêmes pratiques, qu'il avait subies lui-même de la part d'une servante ou d'une

1. S. Freud, « L'hérédité et l'étiologie des névroses », *OCF-P*, III, Paris, Puf, 2005, p. 116.

Au commencement était la séduction

gouvernante, et qui pour cause de cette origine était souvent de nature dégoûtante¹.

Cette première description de la séduction conçue comme facteur pathogène nous renseigne sur le modèle initial retenu par Freud dans sa première théorie de la séduction. La séduction peut s'exercer selon deux modalités qu'il distingue : soit « un attentat brutal commis par une personne adulte », s'apparentant à un viol ; soit une entreprise plus subtile dans ses préliminaires, « une séduction moins rapide, et moins repoussante », mais conduisant *in fine* au même résultat. Ce n'est pas tout : la séduction pathogène est essentiellement conçue comme un jeu entre enfants – où le garçon soumet la fillette –, séduction elle-même inspirée par les agissements sexuels de gouvernantes et autres domestiques de mauvaises mœurs.

La condamnation morale que contient la première théorie de la séduction freudienne s'inscrit dans le droit fil de la tradition de la psychiatrie de la perversion qui prévalait durant les années de formation de Freud. La séduction était tenue pour une expérience pour l'essentiel infantine, imitative de modèles adultes dépravés. Ni le père ni la mère ne sont incriminés dans le premier modèle freudien. L'ordre familial, clé de voûte de la morale bourgeoise, est sain et sauf. Les coupables sont des personnes extérieures à la famille, mais vivant en son sein à la manière de parasites possiblement nuisibles : les domestiques. L'incrimination des gens de maison a par ailleurs des

1. *Id.*

relents idéologiques et littéraires français. L'élève de Charcot qu'était Freud est resté marqué par l'opprobre jeté par l'école française de psychiatrie sur les domestiques, supposés immoraux, au premier rang desquels les femmes chargées du nourrissement et de l'élevage des enfants. L'essayiste J. M. Masson rappelle par ailleurs que l'écrivain français Restif de La Bretonne est cité par Freud lui-même à ce sujet : « Parmi les personnes qui s'étaient rendues coupables d'un tel abus lourd de conséquences, se trouvent au premier chef des bonnes d'enfants, gouvernantes et autres domestiques, auxquels on confie les enfants avec bien trop d'insouciance ; sont représentées en outre avec une fréquence regrettable des personnes enseignantes¹. »

Au préjugé social s'ajoute un préjugé de genre dont Freud semble grossir le trait : ce sont des femmes sans éducation et célibataires qui inculquent aux jeunes enfants de la bourgeoisie des pratiques perverses qu'ils répètent malgré eux ; ce sont des domestiques débauchées qui volent aux enfants de sexe masculin leur innocence naturelle. La domestique loge au cœur de la famille tel le ver dans le fruit. La névrose selon ce modèle précoce résulte ainsi de mœurs douteuses et d'un abus par un adulte de sexe féminin sur la personne de l'enfant mâle. L'origine de la séduction est féminine ; son modèle est celui de la dépravation du garçon de bonne famille par des femmes esseulées et livrées à leurs penchants sexuels non maîtrisés.

1. S. Freud, « Nouvelles remarques sur les névropsychoses-défense », *OCF-P*, III, *op. cit.*, p. 125.

Plusieurs cures freudiennes témoignent d'ailleurs de telles pratiques « de nature dégoûtante ». L'Homme aux loups entretient avec ses nourrices successives, Nania, Groucha et Matrona, une promiscuité corporelle et un commerce sexuel qui laissent des traces traumatiques chez le sujet et que révèle sa cure. Sigmund Freud lui-même se remémore dans son auto-analyse une nourrice aux mœurs légèrement licencieuses et douteuses, dont il a par ailleurs conservé de bons souvenirs et à laquelle il rendit explicitement hommage¹. Il évoque cette dernière dans plusieurs de ses lettres à Fliess en octobre 1897.

Selon cette première théorie, la séduction exercée sur autrui est tenue pour la répétition d'une séduction subie. Cette intuition freudienne précoce sera reprise dans des théorisations postérieures et semble confirmée par la clinique aussi bien que par de nombreux témoignages autobiographiques. Pour devenir séducteur,

1. Freud eut une nourrice catholique tchèque qui s'occupait de lui pendant les deux premières années de son existence. Les souvenirs de cette « *Kinderfrau* » lui revinrent au moment de son auto-analyse, entreprise après la mort de son père et dont témoignent ses lettres à Fliess. Dans cette correspondance, la nourrice est considérée par Freud comme la première séductrice, mais également comme une femme à laquelle il doit d'avoir pris soin de lui alors que sa mère traversait une grave dépression. Freud se rappelle que cette femme, par ailleurs très à cheval sur l'hygiène, le lavait dans « une eau rougeâtre » (S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, *op. cit.*, p. 341) sans doute souillée par son sang menstruel. Cette femme fut congédiée sans autre forme de procès alors que Freud avait deux ans et demi. S'enquérant de cette nourrice auprès de sa mère à l'occasion de son auto-analyse, Freud apprit qu'elle avait été surprise en train de voler pendant la convalescence de sa mère, au moment de la naissance de sa jeune sœur.

il faut avoir été soi-même séduit. L'activité séductrice est ainsi la répétition d'une séduction passive. Dans « Sur l'étiologie de l'hystérie » (1896), Freud constate : « C'est pourquoi je suis enclin à supposer que, sans séduction préalable, des enfants ne sont pas en mesure de trouver la voie vers des actes d'agression sexuelle. Le fondement pour la névrose serait posé, par conséquent, à l'âge enfantin, toujours du fait d'adultes, et les enfants eux-mêmes se transmettent les uns aux autres la disposition à tomber plus tard malades d'hystérie¹. » De ce point de vue, la séduction n'est jamais autonome ni simplement endogène : elle implique toujours une hétéronomie et une imprégnation précoce qui peut être qualifiée de traumatique. Ce point est tout sauf indifférent, car, dans la première théorie freudienne, la séduction est cause non seulement de ce que Freud appelle « hystérie », mais également de la perversion, qui est la conséquence de la séduction subie aussi bien que de la séduction agie.

La première théorie de la séduction est étayée par une certitude que Freud s'est forgée dans sa clinique aussi bien que par la lecture de travaux de collègues psychiatres et de pédiatres. Dans ce texte, tout au long de sa démonstration, Freud met en avant l'argument statistique et son intime conviction aux fins de justifier sa première théorie de la séduction. Ce point mérite qu'on le souligne, car ces deux arguments jouent dans l'affaire freudienne de la séduction un rôle saillant et décisif. Quand Freud renoncera à sa théorie de la

1. S. Freud, « Sur l'étiologie de l'hystérie », *OCF-P*, III, *op. cit.*, p. 168.

TABLE

INTRODUCTION. Le scandale de la séduction, #MeToo et les psychanalystes.....	7
CHAPITRE PREMIER. Au commencement était la séduction.....	15
L'erreur d'Emma.....	25
Le scandale du crime paternel.....	36
CHAPITRE II. À qui la faute ?.....	59
Découverte de la réalité psychique et acquittement du père.....	69
La réalité psychique n'est pas sans fondement.....	76
D'une théorie, l'autre.....	79
Découverte d'une sexualité infantile.....	85
La mère, première séductrice.....	91
CHAPITRE III. La perte de l'innocence.....	105
L'innocence redéfinie.....	111
Repenser le normal et le pathologique.....	118
Un nouveau regard sur la perversion ?.....	126

Le scandale de la séduction

La psychanalyse serait-elle par-delà bien et mal ?.....	135
CHAPITRE IV. La confusion de langue : l'enfant abusé	143
Ferenczi et la réalité de la séduction abusive	146
L'expérience de l'enfant abusé.....	154
Le potentiel traumatique de toute séduction.....	161
CHAPITRE V. L'énigme de la séduction entre l'adulte et l'enfant.....	169
La situation anthropologique fondamentale.....	178
Séduction et transfert : impasse de la psychanalyse ?...	183
Qu'est-ce qu'un crime sexuel ?	189
CHAPITRE VI. Séduction et vie amoureuse.....	197
Une autre limite au consentement ?.....	201
Séduction ou perversion ?.....	207
CONCLUSION.....	213